

*Derry Novak*

## UNE LETTRE INEDITE DE PIERRE KROPOTKINE A MAX NETTLAU

### I. QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION

La lettre de Pierre Kropotkine à Max Nettlau, l'historien distingué de l'anarchisme, que nous publions ici fut écrite dans la première partie de l'année 1902. Elle traite surtout de l'individualisme et ainsi jette de nouvelles lumières non seulement sur les idées politiques de Kropotkine mais aussi sur les idées morales qu'il développa en grande partie dans *La Morale anarchiste, L'Entr'aide, L'Ethique et Spravedlivost' i npravstvennost'* [Justice et moralité]. Parlant de l'individualisme et critiquant l'étroitesse de l'individualisme bourgeois (qu'il met en contraste avec son propre conception d'*individuation*), Kropotkine touche inévitablement d'autres problèmes – révolution, liberté, syndicalisme – qui intéressent non seulement ceux qui étudient ses idées mais aussi tous ceux qui s'occupent de questions sociales.

Bien que la lettre soit datée du 5 mars 1902, elle ne fut envoyée à Nettlau qu'au 21 avril. Kropotkine devait donc la remanier pendant plusieurs jours, et quand finalement il se décida à l'expédier, il expliqua ainsi le retard :

«Sophie [sa femme] avait voulu la lire, et puis je voulais la copier, puisque je me propose de traiter un jour sérieusement cette question de l'individualisme. J'avais même commencé, mais comme cela me prendrait beaucoup de temps et qu'ici les copistes français sont très mauvais, il a fallu renoncer. Mais chez vous la lettre ne se perdra pas.»

Ce fut seulement à la fin de 1925 que Nettlau mit la lettre en état d'être publiée. La préface et les notes qu'il y ajouta, et que nous reproduisons ici, présentent un intérêt tout spécial.<sup>1</sup> En outre d'un commentaire intéressant sur les remarques de Kropotkine et sur Kropotkine lui-même, elles nous fournissent de précieuses indications sur les divers intérêts de Nettlau et nous donnent un exemple de ce que furent les controverses qui occupèrent les cercles anarchistes de l'époque.

J'ai fait seulement quelques changements éditoriaux, principalement dans les notes de Nettlau. Je veux exprimer ma gratitude à un collègue, M. Edward A. Walker de la section des Langues romanes de

<sup>1</sup> Le manuscrit de cette publication est conservé dans l'Institut International d'Histoire Sociale à Amsterdam.

l'Université McMaster, pour le précieux concours linguistique qu'il a apporté à la rédaction de cet article. Nous avons corrigé un certain nombre d'erreurs dans le manuscrit tout en préservant les styles différents de Kropotkine et de Nettlau.

## II. PREFACE DE NETTLAU

Je crois que cette lettre, contenant un grand nombre d'observations générales, présente de l'intérêt pour les lecteurs anarchistes. Je n'embarrassai pas souvent Kropotkine de mes idées personnelles, sachant son temps être précieux, ses idées à lui plutôt innombrables et son tempérament pas disposé à des discussions, au moins dans le genre de celles que j'aurais voulu lui proposer et qui touchaient à quelques points qu'il croyait fermement établis. Toutefois pour une fois, dans l'hiver 1901-1902, je lui proposai certaines remarques, le résumé d'un long manuscrit, composé en 1901, et à ma surprise il s'est donné la peine d'écrire cette longue lettre, un éreintement complet, comme il fallait s'y attendre. Je n'ai pas de copie de mon résumé, mais je peux en reconstruire les parties auxquelles Kropotkine touche dans sa réponse, qui n'a pas pour but d'être complète, c'est-à-dire d'entrer dans toutes mes remarques et dans l'ordre de leur arrangement. Cela importe peu, puisque l'intérêt s'attache à ce que dit Kropotkine. J'ai ajouté des explications qui ont quelquefois souligné les différences, quand ses arguments ne m'ont pas convaincu.

J'avais écrit dans le sens de mes remarques à Kropotkine dans *Freedom* (Londres), n° de sept.-oct. 1900; plus tard j'en ai écrit de nouveau dans *Mother Earth* (New York), article remanié quelque temps plus tard pour *Les Temps nouveaux* (Paris), etc., et je continue encore à émettre de ces hérésies. Mon but est toujours celui: de voir les idées anarchistes élevées sur un autre plan (niveau) de l'attention publique que celui où elles se trouvent depuis bien longtemps. Si l'on prendrait 100 hommes dans n'importe quel pays, ils sauraient probablement en proportion beaucoup plus grande qui est le roi du football, le prince de la boxe, la reine du cinéma en ce moment et, j'espère, ils sauraient aussi beaucoup d'autres choses plus utiles, que de savoir quelque chose qui vaille de l'anarchie, de l'immense protestation contre l'autorité dans toutes ses formes qu'elle comporte. Alors, si le progrès anarchiste consisterait d'année en année en ceci *seulement* qu'un journal se tire à un millier de plus, qu'il y a quelques douzaines, plus même, de groupes nouveaux, qu'il y a quelques nouveaux livres et brochures et un peu plus de conférences que l'année d'auparavant – ce *pro rata* de progrès ne me suffit pas, nous marcherions alors toujours au marge ou à la remorque des événements. Une si grande et belle idée

demande d'être présentée d'une manière un peu autre pour qu'elle attire *enfin réellement* l'attention du monde. Sa travestie, son *faux* possède cette attention: 99 hommes et plus sur 100 dans la rue vous diront que l'anarchiste est un assassin, un fou, un rêveur de l'impossible. Alors il faut chercher les moyens pour lutter contre cet état de choses qui n'est peut-être pas prononcé à ce degré dans les quartiers populaires de Barcelone, de Buenos Aires, de Paris et de quelques villes italiennes, mais qui est assez général presque partout ailleurs. Je ne prétends pas avoir trouvé ces moyens, mais je voudrais toujours qu'on cherche à les trouver et c'est dans ce sens que j'ai écrit alors déjà à Kropotkine.

Pour moi, la question reste ouverte malgré sa longue réponse, jusqu'à ce jour.

Le 8 décembre 1925.

Max Nettlau

### III. LETTRE DE KROPOTKINE

Viola, Bromley, Kent  
5 mars 1902.

Mon cher ami,

J'ai lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt – personnel et général – et je voudrais pouvoir y répondre tout au long, ainsi que discuter un des points essentiels – l'individualisme.<sup>1</sup> Peut-être le ferai-je un jour, pour l'individualisme, sous forme d'articles. En tout cas, je tâcherai de vous répondre maintenant sans entrer dans de trop long détails.

J'aborde le point central de votre lettre – celui où vous demandez, pourquoi la jeunesse ne vient plus, comme elle venait en 1890-94. «C'est qu'alors,» dites-vous, «on était avec tout ce mouvement d'art et de littérature libertaire ...» etc.

Eh bien, on l'est encore. Seulement, ce sont eux qui ne veulent plus de nous, tant que ça, et qui après nous avoir donné quelques camarades, sont maintenant ce qu'ils ont toujours été: épicuriens, individualistes très bourgeois, qui trouvent évidemment dans Nietzsche (comme leur prédécesseurs trouvaient dans «Darwin») mieux leur affaire, ou plutôt leur excuse, que dans l'anarchie.

Le mouvement de 1890-94 s'explique, à mon avis, de cette façon:

<sup>1</sup> J'avais dit que, tout en reconnaissant la valeur du communisme anarchiste et acceptant moi-même ces idées, cela ne m'empêche pas de voir le *fait* que des aspirations individualistes de très bonne foi existent et se font entendre, que pour nous il ne suffit pas d'espérer universaliser les idées communistes anarchistes, qu'il faudrait plutôt trouver un *modus vivendi* avec l'individualisme de bon aloi, pour posséder en lui un allié ou un ami dans la lutte contre l'autorité, au lieu de le traiter en ennemi ou en indifférent et d'être, nécessairement, considéré par lui de la même manière.

La jeunesse ouvrière avait cru (l'agitation boulangiste créant une atmosphère inquiétante) qu'il suffirait de quelques dévouements héroïques pour provoquer la révolution. Des gens sérieux et instruits de la bourgeoisie l'avaient cru de même. On c'est aperçu depuis que c'était une illusion, et force fut de s'atteler, en France comme ailleurs au lent travail d'organisation et de propagande préparatoire au sein des masses ouvrières. C'est la phase où nous sommes en ce moment.

Quant à la jeunesse bourgeoise, elle a toujours aimé en France – entre l'âge de 19 et de 30 [ans] – les affirmations hardies [et] épatantes. La négation, le « nihilisme » de l'anarchie les a entraînés. D'autre part, le dévouement de la jeunesse ouvrière, leur sacrifice et leur immolation de soi-même les a impressionnés. Et enfin, un mouvement pareil à celui du nihilisme de Bazaroff – mouvement de *mœurs*, *Kulturbewegung* – pour s'affranchir de certains – mensonges conventionnels, est mûr en France. Il s'est produit. Avec cette différence qu'en Russie le mouvement de mœurs nihilistes (1859-69) fut suivi du mouvement populariste, *v narod* – tandis qu'en France rien de pareil ne s'est produit. C'est pourquoi le mouvement révolutionnaire n'y a rien gagné directement. Où sont les Mirabeau? Où sont les auteurs de dithyrambes à Ravachol? Qui est venu s'atteler à la besogne révolutionnaire? Cette jeunesse a-t-elle donné un seul qui vient relever les vieux? – *Nihil*.

Cette jeunesse est aujourd'hui Nietzscheenne, parce que – comme vous le dites très bien – le Nietzscheanisme est un des *spurious* individualismes. C'est l'individualisme du bourgeois, qui ne peut exister que sous la condition d'oppression pour les masses et – notez-le bien – de laquaisisme, de servilisme vers la tradition, *d'oblitération de l'individualité* dans l'oppresser lui-même, aussi bien que dans la masse opprimée. La « *belle bête blonde* » est, au fond, une *esclave* – esclave du roi, du prêtre, de la loi, de la tradition – un numéro sans individualité du troupeau exploiteur.

Ce n'est pas parce que nous sommes devenus *trade-unionistes* que cette jeunesse nous a quittée.<sup>1</sup> Attirée par le pittoresque, elle en a eu assez, dès que le pittoresque, le dramatique, s'est ralenti et qu'il a fallu s'atteler à la besogne lente de tous les jours. – « Je suis venu à vous parce que je croyais la révolution proche: mais je vois maintenant que c'est un long travail d'éducation qui est nécessaire. » Que de

<sup>1</sup> J'avais écrit sous l'impression de cette admiration illimitée, aveugle du syndicalisme, dont j'ai été témoin dans les années à partir de 1895, quand tant de camarades ont cru que notre cause était en bonne voie de se répandre, de réussir rapidement grâce au syndicalisme, et quand pour certains tout autre moyen de propagande et genre d'action était un effort inutile, oisif, déprécié. J'avais insisté sur la nécessité de rétablir l'équilibre, de restaurer l'universalité de la propagande.

fois je l'ai entendu dire depuis 25 années!!! Ils se sont amusés du pittoresque de Ravachol, de Vaillant, de Pauwels<sup>1</sup> – et ils sont rentrés dans leur petit train-train dès qu'ils se sont aperçus qu'on leur demandait de prouver par des sacrifices, leur soif de *liberté*. Je ne leur demande pas d'actes de révolte individuelle; les épicuriens n'en font pas. Mais même pour défendre la cause des opprimés (voyez le dernier appel de Grave), pour l'école libertaire, pour les petits soins de la propagande au jour le jour – où sont-ils? Il faudra encore trouver des travailleurs! Connaissez-vous un mouvement, une prise d'armes, plus improductif en hommes pour le mouvement subséquent?<sup>2</sup>

Pourquoi? – Parce que l'individualisme étroitement égoïste – tel qu'on l'a présenté depuis Mandeville (*Fable of the Bees*) jusqu'à Nietzsche et les jeunes anarchistes français – *ne peut inspirer personne*. Il ne contient rien de grand, d'entraînant.

J'irai même plus loin – et ceci me semble de haute importance (une nouvelle philosophie à développer): Ce qu'on a appelé jusqu'à ce jour «individualisme», n'a été que du bête égoïsme qui mène à l'amoindrissement de l'individu. Bête, parce qu'il n'était pas de l'individualisme du tout. Il ne menait pas à ce que l'on avait posé comme but: le développement complet, large, le plus parfait *attainable* de l'individualité. Personne, sauf Ibsen, n'a su, ce me semble, s'élever à la conception du vrai individualisme; et lui encore, l'ayant entrevu par une vision du génie, n'est pas parvenu à l'exprimer de façon à se faire comprendre. Tout de même il y a dans Ibsen une certaine vision de l'individualisme à venir, que j'entrevois, et qui sera la supérieure affirmation de l'individualité – tout aussi différente de l'individualisme misanthrope bourgeois que du communisme chrétien, et également hostile à l'un et l'autre, puisque l'un et l'autre sont l'obstacle au plein développement de l'individualité.

L'individualisme qui, je crois, deviendra l'idéal de la philosophie prochainement à venir, ne cherchera pas son expression dans l'appro-

<sup>1</sup> Le camarade mort dans l'église de La Madeleine à Paris par l'explosion subite d'une bombe qu'il avait sur lui.

<sup>2</sup> Cette observation est très exacte; mais le changement complet de l'attitude de tant d'anarchistes dès que, à partir de 1895, ils ont vu tous ces syndicats inspirés de l'esprit de Fernand Pelloutier, aussi tant d'ouvriers socialistes (les Allemanistes) se désintéressant du parlementarisme (l'idée, assez commune alors, que désormais par la voie du syndicalisme on aboutirait tout droit à l'anarchie), a dû interrompre l'effort propagandiste dirigé non seulement vers ces amateurs du pittoresque dont parle Kropotkine, mais surtout vers ceux qui furent attirés par les larges horizons ouverts à toute l'humanité par la propagande d'Elisée Reclus, de Kropotkine lui-même, et autres jusqu'en 1894. Dès qu'on se croyait en possession de la panacée syndicaliste, on fit semblant, pour ainsi dire, de ne plus avoir besoin d'eux. Alors ils ne sont plus venus. C'est ce rétrécissement, ce caractère unilatérale de la propagande à partir de 1895 que je déplorai; il y en avait qui étaient convaincus qu'on avait fait fausse route entièrement jusqu'en 1895. Je pensai à peu près le contraire.

priation de *plus* que la juste part de chacun, du patrimoine commun de la production (le seul qu'ait compris la bourgeoisie); il ne sera pas dans la création de par le monde d'une foule d'esclaves servant la nation élue (*individualismus* ou *pro sibi Darwinianum* ou plutôt *Huxleianum*);<sup>1</sup> il ne sera pas dans l'individualisme sensuel et «l'affranchissement du bien et du mal», que nous ont prêché quelques anarchistes français – mesquins reflets de nos pères, les «esthètes», les «admirateurs du beau», les poètes byroniques et Don-Juanesques qui le prêchaient aussi – non dans l'oppression du voisin (*individualismus Nietzscheanum*) qui ravale «la belle bête blonde» à l'état de bœuf dans un troupeau de bœufs – mais dans une espèce d'*individualismus* ou *personalismus* ou *pro sibi communisticum*, que je vois venir, et que je chercherais à bien définir si je pouvais y donner le temps nécessaire.

Ce que l'on a représenté jusqu'ici comme individualisme, c'était misérable, mesquin, petit – et qui pis est, contenant en soi la négation du but, l'appauvrissement de l'individualité, ou en tout cas la négation de ce qui est nécessaire pour obtenir la plus complète éclosion de l'individu. On avait vu des rois qui étaient riches et mangeaient à se distordre la pause, et on s'est empressé de représenter l'individualisme comme la tendance à devenir riche comme un roi, entouré d'esclaves comme un roi, choyé par des femmes (quelles femmes! en voudriez-vous?) comme un roi, mangeant des langues de rossignol (froides et toujours à la même sauce!) dans de la vaisselle d'or ou d'argent, comme un roi! Et cependant, qu'y a-t-il au monde de plus banalement bourgeois qu'un roi! Et, pire encore, plus *esclave* qu'un roi!

La bête blonde de Nietzsche me fait rire. Et cependant, grâce à toute une phraséologie perverse qui s'est établie par la littérature, à l'époque (les années 1820 et 1830) où ces messieurs, les esthètes, voulaient vous faire croire qu'ils représentaient, eux, un type supérieur de l'humanité – on continue à croire naïvement que ces messieurs qui demandaient qu'on les laissât abuser des plaisirs («A moi les plaisirs!» air du «Faust» de Gounod), représentaient un supérieur développement de l'individualité, un progrès, un *desideratum* – les perles de la race humaine! ...

Jusqu'à présent, ces poseurs de l'individualisme n'ont eu pour opposants que le prédicateur chrétien, qui leur prêchait l'anéantissement de la personnalité. Aussi ont-ils eu le beau jeu. En démolissant le christianisme, Nietzsche, après Fourier, est superbe. C'est la même chose que lorsque l'on opposait à l'*égoïste*, l'*altruiste*, et que celui-là avait la part belle pour démontrer que l'altruiste se guidait aussi par l'égoïsme – tandis qu'à l'égoïste bête – incapable de comprendre son

<sup>1</sup> On connaît l'aversion profonde de Kropotkine pour le professeur Huxley qui avait [imposé] le bourgeoisisme le plus plat sur le darwinisme.

propre intérêt et semblable au roi Zoulou qui croyait «affirmer sa personnalité» en dévorant 1/4 de bœuf par jour. Il fallait opposer (comme l'a fait Tchernychevsky) *le parfait égoïste* – le «réaliste pensant» de Pissareff, qui devenait capable d'infiniment plus de bien social que le plus fort des altruistes chrétiens ou comtiens – tout en disant et sachant que jamais il n'est guidé par rien que par l'égoïsme.

Par ces quelques indications rapides vous comprendrez probablement ce que j'entends par *personalismus* ou *pro sibi communisticum*: l'individualité atteignant le suprême développement individuel possible, par la pratique, en ce qui concerne les quelques besoins primordiaux, et dans ses rapports avec les autres en général, de la plus haute sociabilité communiste. Le bourgeois avait affirmé que pour l'éclosion de la personnalité il lui fallait des esclaves, qu'il lui fallait sacrifier les autres (pas soi, etc. ...), et le résultat en fut l'amoindrissement de l'individualité que présente la société bourgeoise moderne. Ça, de l'individualisme?! ... Oh, que «l'individualité» Goethe en aurait ri! Mais prenez ce même Goethe, cette individualité si fortement marquée. S'il avait eu un travail à faire en commun, l'aurait-il regimbé? Non. Il aurait fait le bonheur de ses co-communeux! Tellement il y aurait apporté de joie de vivre, de gaieté, d'esprit, d'entrain communiste, sociable. Et, en même temps, il n'aurait rien perdu de son immense poésie personnelle ni de sa philosophie: il y aurait encore gagné, en apprenant un nouveau côté du génie humain (Voyez sa joie en apprenant l'appui mutuel!), la joie de jouir de la nature dans un *travail* communal. Sa personne, son individualité, se développant ainsi dans cette nouvelle direction (rien d'humain ne lui étant étranger), une corde de plus se serait ajoutée à l'accord de sa lyre. Et j'ai connu, dans la vie communale russe, de ces personnalités qui, tout en étant ce que les russes appellent *mirskoi tchelovek* (un homme communal) au plus haut degré, furent aussi des *personnalités* rompant avec tous les préjugés de leur village et marchant seuls, isolés, dans *leur* voie – soit pour la révolte politique individuelle, soit pour la révolte de mœurs personnelles, soit pour la révolte anti-réligieuse, amoureuse, etc. ...

Voilà pourquoi l'individualisme dont nous ont parlé les jeunes anarchistes français pendant un moment, je le trouve mesquin, petit, et faux, *puisque'il manque précisément le but qu'il se pose*. Et cette note résonne à mon oreille d'autant plus fausse qu'il y avait à côté – des hommes, qui, en ce moment même, consciemment montaient l'échafaud pour la cause commune, après avoir hautement affirmé leur personnalité. C'est seulement à cause de la confusion qui règne sur la conception de l'individualisme que d'autres, s'appelant individualistes, ont cru appartenir au même camp intellectuel et politique que ces

hommes de sacrifice. Ceux qui s'appelaient «individualistes» (dans le sens bourgeois) avaient aussi peu de droit à les compter «leurs» que les chrétiens auraient eu ce droit. Ils appartenait à la variété que je vois venir et que Ibsen a cherché à produire dans ses drames.<sup>1</sup>

La lettre devient si longue, que je suis forcé de glisser très rapidement sur les points très importants de votre lettre. Je répète encore, que si le mouvement s'est ralenti en France, c'est parce que la situation générale n'est plus aussi révolutionnaire qu'elle l'était avant 1894-95, et que l'on s'est aperçu que l'on ne pourrait *provoquer* la révolution à dix ou à cent. On avait beau s'imaginer que par une forte poussée de quelques-uns on parviendrait à faire éclater la révolution: il n'en a rien été, et il a fallu s'atteler au mouvement *préparatoire* qui précède toutes les révolutions. Il faut, en outre, un idéal à la révolution, et – *l'individualisme bourgeois pouvait-il l'être?* Non! Et quant au *communisme anarchiste*, *s'est-il assez nettement déterminé*, je ne dis pas au sein des millions, mais, disons, *au sein des anarchistes mêmes?* Non! (Il ne peut se déterminer que dans les essais pratiques de la vie.) Qu'est dans ce mouvement préparatoire que nous sommes rentrés depuis 5-6 ans – l'absence de questions irritantes, telles que le boulangisme et Dreyfus, permettant de nouveau (pour quelques années seulement) ce travail.<sup>2</sup>

*Si nous pouvions, profitant de cette accalmie, expliquer, comme vous dites, notre idée! Mais nous nous trouvons en face d'un problème, comme il n'y en a pas eu jusqu'à présent: l'éthique d'une société d'égaux, absolument libres.* L'éthique chrétienne n'avait qu'à copier l'éthique bouddhiste, celle de Lao-tse, etc., en les délayant d'eau et les rapetissant.

<sup>1</sup> Ce n'est pas moi qui était jamais fasciné par quelque variante n'importe laquelle du pseudo-individualisme, et je reconnais la beauté de l'individualisme communiste que Kropotkine entrevoit. Mais même l'homme le plus hautement inspiré du sentiment social et sociable peut désirer parfois de procéder par des voies plus individuelles, indépendantes, se séparant pour un temps de celles des autres. C'est cela qu'il fallait dire hautement pour dissiper l'impression que le communisme libertaire absorberait automatiquement les initiatives et actes indépendants individuels. Si tout individualisme sincère, altruiste, trouve satisfaction dans l'individualisme communiste de Kropotkine, tant mieux pour la réalisation de ses idées, mais l'expérience seule peut vérifier cela.

<sup>2</sup> A mon impression cette absence de «questions irritantes» n'était qu'une raison de plus pour essayer de rentrer au premier plan. On a laissé le champ libre à cette réaction nationaliste, continuant le boulangisme et anti-dreyfussisme, s'emparant alors de la jeunesse et se présentant par le néo-royalisme, catholicisme, nationalisme, bientôt dans le socialisme même par l'étrange perversion de Georges Sorel (*vide sa revue L'Indépendance*, à partir de 1911), une mainmise sur l'esprit de la jeunesse française, italienne aussi, qui a mené tout droit à la guerre et au fascisme de nos jours. On n'a pas pu prévoir *tout* ce mal au début de 1902, mais j'aurais aimé alors déjà que Kropotkine et autres fassent un effort pour reprendre pour l'idée anarchiste une place au grand air du jour. Ce ne fut pas fait alors, et bientôt les affaires russes, les événements qui devaient aboutir à la Révolution de 1905, ont absorbé son attention en premier lieu.



Nous avons à créer l'éthique *nouvelle* de la société future socialiste. *Le milieu anarchiste ouvrier travaille à créer cette éthique.* Le travail se fait sur mille points. L'idée générale commence à se dégager. Mais, soit qu'il nous manque un *génie*, soit que l'inachevé de ce travail ne le permette pas encore – nous ne faisons qu'entrevoir. Oui, il faut renouer le fil; seulement pas avec les quelques «individualistes» de 1890, mais avec les Grecs de la Grèce antique. Bien loin, comme vous voyez!<sup>1</sup>

Quant à vos appréciations sur le rôle des travailleurs – passé et actuel – je dois prendre ici d'une très large main la part de l'exagération dont vous me parlez – exagération inévitable de la brièveté. Je crains seulement que même en faisant une très large part à cette exagération inévitable, il ne reste un substratum, sur lequel il nous sera difficile de nous mettre d'accord.<sup>2</sup> Vous avez montré le manque de solidarité entre ouvriers.<sup>3</sup> Très bien. Et puis? Pour ma part et, je crois être dans le cas de milliers d'anarchistes et de 100.000 socialistes, je n'ai pas eu besoin d'exagérer les vertus des ouvriers pour épouser la cause de la révolution sociale, éminemment ouvrière. Mais c'est pour forger peu à peu la solidarité entre divers métiers, et, plus tard, diverses nations, pour élargir l'idée de solidarité, pour vous permettre de l'élargir aujourd'hui comme vous l'avez fait,<sup>4</sup> que l'Internationale fut fondée. C'est précisément pour réveiller cette solidarité – sans laquelle il serait difficile de progresser – qu'il faut travailler à ce que les syndicats et les *trade unions* ne soient pas escamotées par les

<sup>1</sup> Quoique les premiers articles sur l'éthique n'ont paru qu'en 1904 (août) et 1905 (mars) dans le *Nineteenth Century*, Kropotkine était déjà plongé alors depuis plusieurs années dans ce sujet qui, bientôt alternant avec celui de la Révolution française, l'absorbait beaucoup.

<sup>2</sup> J'avais donc dit que je laissai de côté tant de faits et d'arguments, sur lesquels nous étions nécessairement d'accord, sans que cela voudrait dire que je les ignore ou conteste. Dans ces conditions je lui proposai certaines opinions, avec mes motifs et conclusions.

<sup>3</sup> Dans la *vie de tous les jours* où, peut-être encore en ce moment, le manque de solidarité me paraît être, en proportion, plus fréquent que les actes de solidarité – ou nous serions déjà beaucoup plus rapprochés de l'état heureux de solidarité et de liberté que nous désirons. Tant que l'ouvrier *sur ordre* est prêt de ruiner la santé d'autres ouvriers (en produisant des produits nuisibles), d'être leur maître, leur garde chiourme, etc. (en contres maître, géolier, etc.), de les tuer à l'intérieur ou à l'extérieur (en gendarme et en soldat), etc., la solidarité s'exerce encore bien trop peu, et il ne faut pas nous faire illusion sur ce fait. Dans ce sens j'avais probablement écrit à Kropotkine.

<sup>4</sup> Allusion à ma conférence, «*Responsibility and Solidarity in the Labour Struggle*», dans le *Freedom Discussion Group*, 5 décembre 1899, imprimée dans *Freedom* en 1900, en brochure anglaise (mai 1900) et comme rapport proposé par le group *Freedom* au congrès international de 1900 (*Les Temps nouveaux*, «Supplément littéraire», 1900); en brochure française, Paris, 1903; en espagnol, Barcelone, 1904, et en d'autres langues.

bourgeois, qui, après avoir failli comme modérés, cherchent à arriver au pouvoir comme avancés.<sup>1</sup>

Il ne s'agit pas pour moi de savoir «qui est mieux – le bourgeois ou l'ouvrier?»<sup>2</sup> Cela ne m'intéresse pas plus que la question de savoir «qui est mieux – l'homme ou la femme?» – question qui passionnait d'une façon fort amusante les héros dans une nouvelle russe. Ce que je sais c'est que le travailleur a, au moins, l'habitude de faire une quantité de travail désagréable – du *travail*, non seulement de l'amusement – ce qui est un point important pour l'avenir; que, habitué au travail manuel, il ne cherche pas, dans ses rêves d'avenir, à se réserver une place parmi les gouvernants, ce que font les social-démocrates;<sup>3</sup> et que, étant exploité aujourd'hui au bas de l'échelle, il a intérêt à réclamer l'égalité; qu'il n'a cessé de la réclamer; que pour elle il s'est battu et se battra encore; tandis que le bourgeois, avide et bête, croit qu'il est de son intérêt de retenir l'inégalité. Pour cela, le *bourgeois* fait sa science, sa politique, forge son pouvoir. Et chaque fois que l'on s'est battu pour l'égalité, le bourgeois était pour l'inégalité, pour le droit de gouverner, tandis que le peuple était de l'autre côté. Aucune provision de raisonnements ni aucune statistique n'y fera rien et, comme je vous l'ai déjà dit dans ma dernière lettre,<sup>4</sup> c'est encore le *peuple, l'ouvrier* qui s'est battu dans la dernière prise d'armes que vous puissiez me citer (1871); et je ne vois pas aucune raison pour qu'il en soit autrement à la prochaine qu'il en a été en 1871, à Milan, à Barcelone, à Trieste – partout!<sup>5</sup>

<sup>1</sup> A cette époque la lutte des syndicalistes révolutionnaires en France contre les réformistes n'était pas terminée et en Angleterre il n'avait encore presque aucune trace d'esprit syndicaliste dans le grand monde du travail organisé.

<sup>2</sup> J'avais probablement observé que des tendances et penchants *pareils* de s'élever les uns sur les épaules des autres et pareilles manifestations antisolidaristes se trouvent aujourd'hui encore chez les ouvriers et chez les bourgeois, malgré tout l'effort moralisateur du socialisme et de l'organisation ouvrière.

<sup>3</sup> Mais, pourrait-on observer ici, qui sont les social-démocrates, si non *cette partie des ouvriers* dont beaucoup, n'aimant pas trop le travail manuel, préféreraient se caser dans des administrations, etc.? Le fait qu'on est habitué à un travail n'implique pas toujours qu'on l'aime et qu'on est disposé à le continuer, s'il y a moyen. Ici la réalité me paraît en contradiction avec la pensée généreuse de Kropotkine.

<sup>4</sup> Je l'ai conservée, mais je ne l'ai pas devant moi, ni en souvenir, en ce moment.

<sup>5</sup> Ce n'est certes pas moi qui avait exprimé le moindre doute à ce sujet. Tant que je m'en rappelle, mes remarques portaient sur ce sujet: que malgré les tendances égalitaires et solidaristes de beaucoup d'ouvriers, la vie pratique des ateliers et usines conduit le plus souvent à leur différenciation selon les capacités, les caractères spéciaux, etc., qui font que les uns avancent un peu, quelquefois même beaucoup, et que les autres restent en place. Cette sélection n'est pas toujours une élimination des moins solidaires (le plus méchant devenant contremaître, etc.), mais souvent aussi une élévation des plus capables (que le patron a de l'intérêt à traiter mieux, à attirer dans sa sphère d'intérêt, etc.). Je conclusais que par ces *différenciations* beaucoup de bons éléments étaient continuellement arrachés

Quant à la tolérance dont vous parlez, je ne peux que vous répéter que selon moi on n'a que trop exercé la tolérance du côté qui a été dans le vrai. Je suis pour le *bien agressif*, et je crois que prêcher le *bien passif*, comme l'a fait le christianisme et comme vous semblez le demander (mais je me souviens à temps de la correction contre l'exagération de toute lettre brève), c'est entraver le progrès.<sup>1</sup> Oui, il y a dans la société actuelle des survivances: toutes les survivances depuis le cannibalisme, la période sauvage de l'âge de pierre, l'âge de bronze, les abominations des despoties orientales – tout, tout depuis le commencement de l'histoire. (Vous allez en voir un beau spectacle de ces survivances si vous venez en juin en Angleterre: des Huxley à genoux devant la reine recevant l'investiture du G.C., c'était déjà assez joli à voir. Mais nous allons en voir de bien plus belles encore à cette recrudescence des époques les plus sauvages et les plus cannibales que l'on va jouer autour d'Edouard VII.)<sup>2</sup> Eh bien, qu'est-ce qu'il en sait? Que je dois voir tout ça d'un œil condescendant? Non, mon cher ami, l'éclectisme c'est la mort, la pire des morts, la mort intellectuelle.

du milieu de leurs camarades, et que tels faits m'ont paru expliquer la lenteur, avec laquelle la grande masse comprend nos idées, beaucoup de talents, qui comprendraient plus vite et qui sauraient et voudraient agir étant continuellement séparés de cette masse par les capitalistes qui désirent en premier lieu profiter de ces talents. Je me rappelle que ni dans cette lettre, ni ailleurs en discussion, Kropotkine n'est entré dans cette question. Je pensais que de tous les camarades les plus utiles à la cause sont ceux qui, acceptant les idées, restent *au milieu des ouvriers* sans vouloir en sortir, comme le firent tant de bons camarades partout, Johann Neve, Sam Mainwaring, Lucien Guériveau, et combien d'autres! J'aurais aimé alors (1902) qu'on ait plus encouragé ce genre de propagande qui différerait assez de la tendance, compréhensible du reste, de beaucoup d'anarchistes alors de quitter les ateliers et de vivre comme ils pouvaient. Ce fut quelquefois bon pour eux, mais cela les séparait des ouvriers.

<sup>1</sup> Il m'a toujours été impossible de parler de la tolérance avec Kropotkine, sans qu'il se soit fâché. J'ai trop souvent écrit déjà ce que je comprends par la *tolérance mutuelle*. Ce n'est pas la non-résistance au mal, ni quelque renonciation à employer la force. Ce n'est que la convivance de personnes, la coexistence d'institutions qui ne sont pas des mêmes opinions ou basées sur le même système, mais qui préfèrent de vivre en paix à en conflit et combat permanent jusqu'à l'étouffement de l'un des deux. Je pense que même aujourd'hui un très grand nombre de choses se passe en paix et la violence est une dernière ressource que je ne défends à personne, mais que je verrais avec regret devenir générale. On ne brûle plus ceux d'une autre religion, ni même les libres penseurs, et j'ose penser qu'on arrivera au même degré de tolération mutuelle pour des questions nationales et sociales. J'ai parlé alors à Kropotkine comme exemple des Quakers et de ceux qui par principe refusent de toucher des armes – et la guerre a montré que cette idée pénétrait beaucoup d'hommes, les *conscientious objectors* de l'Angleterre et des Etats-Unis, etc. Bref, je n'ai jamais compris, pourquoi Kropotkine, qui cherchait et trouvait partout tant de traces de l'entraide, ait considéré impossible ou non désirable qu'on arriverait à placer des disputes sur le niveau de l'action autonome différente de deux ou plusieurs parties de litige.

<sup>2</sup> La coronation.

Votre compréhension des révolutions me semble *absolument* fausse. Vous parlez, sans doute *avec* les historiens, quand vous dites: «Alors au lendemain (du renversement du gouvernement en Russie), les paysans brûleront les châteaux, etc.»<sup>1</sup> Mais je crois avoir prouvé que cette conception est *absolument fausse*.

Si les châteaux n'avaient pas brûlé dès mai 1789, il n'y aurait pas eu de prise de la Bastille en juillet, ni la nuit du 4 août. Et en disant cela, j'ai l'avantage d'être avec Taine – le seul, sauf un peu Karéeff (qui est du même avis),<sup>2</sup> qui ait étudié les mouvements *précédant* la révolution du 14 juillet. («Je connais 300 émeutes avant le 14 juillet» dit Taine qui n'en connaît forcément qu'une petite partie, la plupart des «matériaux féodaux» ayant été brûlée.) La Jacquerie, *commencée dès 1788*<sup>3</sup> et durant jusqu'en 1793, les six jacqueries dont parle Taine, fut le fonds sur lequel se développe la Révolution *et sans lequel il n'y aurait eu aucune révolution*.

Les individus?! Croyez-vous que Bakounine ne valait pas Danton, et Guillaume ne valait pas Robespierre? C'est ce fonds de la jacquerie paysanne et ouvrière dans toutes les grandes villes du Nord-est, Est et Sud-est, qui leur a manqué pour devenir des grandes figures historiques comme leur prédécesseurs.

Votre conception de la Commune est aussi absolument contraire à tout ce que j'ai entendu dire par les communards.<sup>4</sup> Le 18 mars, c'était

<sup>1</sup> Je confesse que je n'ai jamais accepté complètement la thèse de Kropotkine [sur la révolution]. Il y a eu toujours des actes de violence sociale, mais ils ne se généralisent et deviennent l'impulsion d'une révolution irrévocable que, lorsque par quelque acte collectif courageux, la glace est brisée, pour m'exprimer ainsi, lorsqu'un sentiment de sécurité, la conscience de la solidarité générale avec leurs actes réassure les révoltés. Ainsi la révolution russe de 1917 ne se transforma en révolution sociale – les paysans russes de 1917 ne chassèrent les propriétaires et brûlèrent des châteaux que lorsque le ban du tsarisme fut levé en mars 1917, pas avant. Et les paysans français d'avant 1789 ne brûlèrent des châteaux en quantité que lorsque partout dans le pays on savait que cette fois la misère des finances, etc., avait acculé la royauté au mur et que tout le monde était déterminé de demander des comptes au système qui fut encore en vigueur. De même en 1848, c'est le 24 février à Paris qui brisa la glace; les événements de 1847 restaient encore sans suite. Il faut toujours quelque chose qui donne le vrai courage au peuple; il ne le possède pas sans cela ou il aurait fait depuis longtemps partout la révolution. En mai 1789 les États généraux convoqués donnaient depuis longtemps une telle impulsion au courage des masses que les châteaux ont brûlé facilement. Mais ce ne fut pas à cause de châteaux brûlés qu'on a convoqué les États généraux.

<sup>2</sup> Historien russe qui étudia à Paris, d'après les documents des Archives, les origines de la Révolution française.

<sup>3</sup> Il y avait eu l'Assemblée des Notables en 1787, et en 1788 les événements que lors de leur centenaire, le 9 juin 1888, on a appelé la Révolution dauphinoise de 1788 (Grenoble, Vizille, Romans, etc.).

<sup>4</sup> J'avais probablement dit, et je le dirais encore, que dans tout ce qui s'est passé depuis le 4 septembre – journée qui avait rendu le courage à tous, après des années de soumission depuis décembre 1851, presque 19 ans, durant lesquels aucune de nombreuses protestations

tout Paris. Entre les élections – disons entre le 1<sup>er</sup> avril et le 21 mai, jour de l'entrée des Versaillais – le chiffre des défenseurs de la Commune est allé en diminuant et jamais la Commune *n'a eu en avril et mai plus de 10.000 hommes pour défendre Paris*. (J'ai questionné spécialement sur ce point Lefrançais, Pindy, etc., et ils étaient très affirmatifs.) Le 21 mai, à la nouvelle de l'entrée des Versaillais, *le peuple s'est soulevé* au mot de Delescluze: «Assez de galans!» etc. Et, puisque l'on a massacré 35.000 au bas mot, il y a bien eu 50.000 sur les barricades.

Partout, toujours, *toutes* les révolutions, intellectuelles et de fait, se font par les minorités. Seulement, d'où viennent ces minorités? Qui donne la première poussée dans la rue? Certainement pas les milieux bourgeois!<sup>1</sup> Toujours les milieux ouvriers – y compris Barcelone.

[Plus tard Kropotkine a inséré au marge les deux paragraphes suivants:

«Ceci prète, peut-être, à malentendu. Voilà mon idée: Les *émeutes* viennent toujours des opprimés, du peuple. Arrive un moment où le mécontentement (prêt à devenir actif) du peuple correspond au mécontentement (jamais prêt à devenir actif) de 'l'intelligence', de la bourgeoisie.<sup>2</sup> Alors c'est la révolution.<sup>3</sup>

«Les Jacqueries, la guerre des paysans, Stenka Razine, Pougatschoff, aussi Milan, Trieste,<sup>4</sup> Lyon en 1830, etc. – voilà les grandes émeutes. Tout cela et la poussée des mécontents bougeois – et vous avez la révolution de 1789.]]

courageuses trouva un vrai écho dans le peuple – jusqu'au 18 mars il y avait la main d'un grand nombre d'hommes et de groupes ou comités et fort peu d'initiative populaire. Le peuple durant ces mois se sentait conduit par ces hommes des comités, qui lui inspiraient du reste de la confiance, et il y avait dans tout ce qui s'est passé, beaucoup plus de l'initiative et de l'action consciente d'un grand nombre d'hommes que cette spontanéité populaire qui est un peu trop légendaire pour moi. Quand un coup est fait et a réussi, *alors* tout le monde se remue et se figure vite d'en avoir été, mais le coup même sort le plus souvent d'une initiative très consciente.

<sup>1</sup> En 1848 au moins, aussi en 1830 à Paris, ouvriers et bourgeois participaient également aux premiers mouvements, les bourgeois autant comme membres des sociétés secrètes que comme étudiants. A la Commune de Paris, aux mouvements insurrectionnels de l'Internationale en Italie et en Espagne, à tout ce qui s'est passé en Russie, il y avait de jeunes bourgeois parmi et avec les ouvriers. Dans les mouvements plus récents qui partent d'une grève, naturellement les ouvriers prédominent, mais Ferrer en 1909 et Malatesta en 1914 étaient là eux aussi.

<sup>2</sup> Les jeunes bourgeois de la Charbonnerie en France, plus tard Blanqui et Barbès, après eux Flourens, n'ont pas brûlé de précipiter des émeutes, le plus souvent sans trouver du concours populaire quand ils étaient descendu dans la rue?

<sup>3</sup> A la *révolution* ne faut-il pas encore ce sentiment presque unanime de tout homme de pensée alerte qu'un système est insoutenable, qu'il est par trop compromis, que cette fois la coupe déverse? Telle fut la fin des Bourbons en 1830, celle de Louis-Philippe en 1848, la déchéance des Bonapartes en 1870, etc.

<sup>4</sup> Il y a peut-être une erreur; au moins je ne connais pas d'émeute retentissante à Trieste. A Milan il y a eu les *cinq giornate* en 1848, à Lyon les insurrections de 1831 et 1834.

Et c'est naturel. Je croyais que pour tout socialiste, pour tout anarchiste, c'était un point acquis. Vous me faites penser que tout cela serait donc à écrire?

Passant avec vous à un autre sujet, je ne vois aucune raison pour votre pessimisme. La révolution, comme l'industrialisme, marche dès 1648 de l'Ouest à l'Est: Angleterre, France ... C'est le tour de l'Allemagne, maintenant, qui approche de son 1848, comme la Russie approche de son 1789 (un peu plus avancée). Entre-temps, l'Angleterre et la France profitent des fruits de la révolution dans le pays qui les suit en révolution, pour faire quelques pas en avant.

Entre-temps, au XIXe siècle un nouveau facteur est intervenu: les facilités de transport, qui permettent le commerce mondial, le commerce intérieur formidable (en Amérique, en France, en Russie), et la conquête de millions d'esclaves sur le continent noir et jaune.

En outre, la défaite de la France, Metz aux portes de Paris,<sup>1</sup> rendent la France militariste. Tout cela arrête la révolution.

Je sais que la période actuelle que nous traversons en Angleterre dispose au pessimisme. Mais, savez-vous que notre tristesse, notre pessimisme dû au *failure of England*,<sup>2</sup> n'est que le résultat de notre ignorance? Elisée ne doit voir dans l'Angleterre moderne que ce qu'il prévoyait dès longtemps lorsqu'il lui prédisait la mort comme à l'Espagne. Par ignorance, j'avais protesté quand il me le dit un jour en 1881. Mais c'était mon ignorance. Quand donc l'Angleterre a-t-elle eu dans sa politique extérieure une attitude moins abominable qu'à présent? Les Isles Ioniques (Gladstone) et Pretoria (*the same Gladstone*)<sup>3</sup> sont les seules exceptions. Mais, Pitt payant la Russie, la Prusse, l'Autriche pour combattre Napoléon, le bombardement de Copenhague et celui d'Alexandrie, l'Angleterre payant la Pologne pour s'insurger et la Turquie pour combattre la Russie, et laissant écraser l'une et l'autre, etc., etc. – Pitt, Palmerston, Disraeli, Chamberlain – en quoi le quatrième de quatuor est pire que les trois autres? En quoi y-a-t-il eu décadence? [Kropotkine ajoute comme *nota bene*: «Aussi l'ascendant de la bourse, comme à Gênes du XVIe siècle, à Venise, à Rome, à Carthage!»]

L'Angleterre *doit* périr, à moins qu'elle fasse «la révolution des Communes» = la désagrégation de l'Etat – et prenne l'initiative (ou suive la France) en répétant la révolution du XVIIe siècle.

<sup>1</sup> Cette pensée de la proximité de Metz, de 1871 à 1918 forteresse allemande, de Paris, agitait continuellement Kropotkine.

<sup>2</sup> Ce sont des mots de ma lettre, exprimant la désillusion sur le socialisme et même le radicalisme anglais qui n'avaient pas su empêcher la destruction de l'indépendance des Boers, ni même les cruautés de cette guerre, camps de concentration, etc.

<sup>3</sup> A ces deux occasions uniques l'Angleterre abandonna un territoire occupé ou annexé par elle.

Quant à l'Amérique – allez-y; cela vaut la peine, et vous changerez, je crois, complètement d'idée. «L'Amérique – pays du dollar» est une assertion aussi fausse que le «Pont Neuf» qui est le plus vieux des ponts de Paris. Elie Reclus me disait un jour: «Si tout le monde dit que ceci est comme ça, soyez sûr d'avance que c'est absolument faux!» – Pays du dollar? Pays des *cranks* au contraire! Et les *cranks*, c'est vous et moi – nous tous, les révoltés. On achète les bibliothèques et les tableaux, mais il leur faut bien *quelques* modèles pour leur art, déjà si puissant en sculpture et architecture, quoique si jeune. Voici mon opinion: Nulle part en Europe en prenant 100 hommes au hasard, vous ne trouverez autant d'enthousiastes, prêts à marcher de l'avant dans des voies tout à fait inusitées, comme en Amérique. Nulle part on n'attache si *peu* d'importance au dollar: gagné – perdu. En Angleterre on estime et on *worships the pound*, mais sûrement pas en Amérique. Voilà ce qu'est l'Amérique. *La commune de l'Orégon y est plus proche que la commune du moindre petit hameau en Allemagne.*<sup>1</sup>

Mais, revenant avec vous au sujet de votre lettre, vous dites qu'on a changé de méthode en 1894? Est-ce bien vrai?<sup>2</sup>

Le *ton* est certainement plus calme qu'il ne l'était alors – tout comme le ton dans les années 1884-90 fut plus calme qu'il ne l'avait été en 1881-82. C'est un de ces va-et-vient qui se retrouvent dans tout développement. Le même ton relevé (mais déjà plus approfondi, allant plus au fond des choses) se retrouvera dès que nous rentrerons dans une période plus tourmentée. En fait de changement, je n'en vois pas beaucoup.

Moi, pour ma part, j'ai toujours été communiste, j'ai toujours – du *Bulletin* jurassien à *La Révolte* – prêché la participation active au mouvement ouvrier, le *mouvement ouvrier révolutionnaire*. Dernièrement, je faisais ma collection de *La Révolte*. Eh bien, dans chaque numéro je trouvais un et souvent deux articles de moi parlant du mouvement ouvrier révolutionnaire. Ainsi, pour *La Révolte*, du moins, on ne peut pas dire que nous ayons changé. Est-ce de Pouget que vous parlez,

<sup>1</sup> Je crois que je comprends mieux maintenant qu'alors ce qui fit parler Kropotkine ainsi sur l'Amérique du Nord. Dans cet immense pays, débarrassé des soucis qui pèsent sur tous les peuples en Europe, il y avait de la place pour *tous*, pour le *dollar* autant que pour les *cranks* ou hommes aux idées avancées. Il en est toujours ainsi – le *dollar* prospère, les *cranks* n'augmentent pas en proportion égale aux *Babbitts*, mais ils continuent quand même. A l'époque de cette lettre on causait encore de l'idée que les travailleurs avancés saisiraient un jour un des nouveaux Etats de l'Ouest pour y établir une République du Travail ou des communes comme Kropotkine en parle. Aujourd'hui c'est là précisément qu'il y a les plus dures persécutions. Le *crank* n'a pas encore vaincu le *dollar*, hélas!

<sup>2</sup> Il s'agit du mouvement anarchiste.

qui fait la *Voix du Peuple*<sup>1</sup> au lieu du *Peinard*? Eh bien, il a parfaitement raison si, après avoir travaillé à l'*élaboration de l'idée*, il travaille à la *répandre*, à faire pénétrer les idées anarchistes et révolutionnaires dans le milieu qui, seul, prendra un jour le fusil pour faire la révolution. Quant à la jeunesse, qui a fait des articles parfois très anarchistes, tout en restant en dehors du mouvement de tous les jours – les uns continuent à nous aider par la plume et le crayon dans les journaux et les écoles; d'autres vont, paraît-il, bientôt poser leur candidature – pour atteindre le «parfait» développement, je suppose, de leur individualité. A ceux-là – bon voyage!

Ne jamais faire aucune concession au principe bourgeois et autoritaire – certes, c'est ce que nous devons viser. Mais prétendre que qui-que-ce-soit pouvait rester plus fier libertaire en se bornant à écrire ou parler sur l'anarchie individualiste, qu'en prenant part au mouvement syndical,<sup>2</sup> c'est, mon cher ami, une simple illusion optique. Rester *libre*, pour l'ouvrier qui *doit vendre* sa force de travail, certes, c'est impossible, et c'est précisément parce que c'est impossible que nous sommes anarchistes et communistes. Nietzsche a pu rester très libre – et encore! – s'il avait des serfs pour le faire vivre et s'il profitait de leur travail pour vivre. Et encore! Précisément à cause

<sup>1</sup> Pouget avait publié de 1889 au 15 avril 1900 les différentes séries de son *Père Peinard*, hebdomadaire anarchiste en argot parisien, publication unique dans la presse anarchiste, à l'exception peut-être de la *Freiheit* de Most, par sa verve populaire. En même temps que Kropotkine, Pouget restait toujours en contact avec les mouvements ouvriers. Cette voix admirable se tut en 1900 pour toujours – ceux qui n'ont pas assez supporté le *Père Peinard* en sont probablement la cause directe – et Pouget rédigea pour un nombre d'années la *Voix du Peuple*, le grand organe hebdomadaire publié par la Confédération Générale du Travail, à partir du 1<sup>er</sup> décembre 1900. Je n'étais pas le seul à regretter cette neutralisation dans un organe officiel et officieux à la fois, destiné à faire prévaloir l'opinion des dirigeants de la C.G.T., d'un homme qui durant onze ans avait été l'écrivain le plus indépendant et puissant de l'anarchisme français. Je sais bien qu'il a exercé une certaine influence dans le milieu syndicaliste et que son cœur y était déjà aux dernières années, quand il fit encore le *Père Peinard*, mais sa disposition – et elle fut complète – du mouvement anarchiste militant, montrait la faiblesse de ce mouvement à cette époque, et juste à cause de cela il n'aurait pas dû le délaisser. S'il a cru qu'il pourrait anarchiser le syndicalisme, il a dû voir, qu'il s'est trompé. Il a été englouti, absorbé comme tant d'autres par un milieu général que je n'ai pas à discuter ici.

<sup>2</sup> Je ne peux pas me figurer que j'aurais parlé alors d'une «anarchie individualiste», mais j'aurai contrasté l'indépendance de Pouget à son *Père Peinard* à la perte de cette indépendance à la *Voix du Peuple* où j'étais toujours péniblement frappé en le voyant dans ce petit appartement qu'il partageait avec d'autres – comme un pauvre oiseau mis en cage – entouré d'hommes qui avaient bien d'autres soucis que l'anarchie, et en causant de celle-ci bien bas et sur un ton résigné. Je sortais toujours avec une impression navrante. Je voudrais ajouter que ce n'est certes pas moi qui ai parlé de Nietzsche que j'ai toujours pris pour un autoritaire et dont je n'avais aucune raison de parler dans une discussion sur des anarchistes. Mais Kropotkine avait l'habitude d'identifier un peu trop vite (à mon opinion) des courants anarchistes qui lui déplurent avec des idées de Nietzsche, et alors de les combattre en combattant les côtés faibles de Nietzsche.



de cela il n'a rien compris à la révolte ouvrière économique. Le grand Nietzsche, car grand il était dans certaine révolte, resta *esclave* du préjugé bourgeois. Quelle terrible ironie! Quant au bourgeois qui prétend être libre et garder sa pleine indépendance, alors qu'il vend son cerveau, son pinceau ou sa plume à d'autres bourgeois, il finit un jour par se vendre corps et âme à Rhodes ou à Waldeck, et pendant qu'il écrit de touchants articles sur Ravachol et le droit au vol, il *est* déjà plus esclave (d'esprit et de fait) que le tonnelier de Barcelone enrôlé dans l'organisation qui signe «Salud y Anarquía» et compte 100.000 ouvriers.

Votre utopie est très bien. Il est possible que nous passerons par une période pareille. Mais *pour y arriver il faudra la révolution*, tout comme il fallut la révolution anabaptiste et luthérienne du XVI<sup>e</sup> siècle, la révolution de Cromwell en 1648, et les approches de la révolution en France, pour que l'on arrivât à la tolérance qui régnait du temps des encyclopédistes. Votre erreur principale est, je crois, d'attribuer à une évolution faite par l'élite ce qui fut conquis bel et bien par la force de la révolution populaire. *Cent mille hommes*, au bas mot, *d'anabaptistes décapités* en Hollande et dans l'Allemagne du Nord (chiffre donné par les historiens *récents* de la Réforme), près de 100.000 paysans tués dans le soulèvement de 1525 – c'est bien loin de l'évolution par les hommes d'élite! Que ceux-ci aient profité de ce que le mouvement paysan et ouvrier avaient conquis – qu'ils aient eu l'intelligence pour faire faire à l'Europe le pas suivant en avant – rien de plus vrai. Mais pour y arriver il avait fallu le soulèvement des masses. Sans cela, on les coffrait.<sup>1</sup>

Oui, pour arriver à votre idylle, *il faut encore la révolution* – et la question est de savoir *qu'est-ce qui permettra de la préparer?* Là est toute

<sup>1</sup> Ceci répond à des remarques que je fais souvent, à *mon utopie*, si l'on veut, demandant si l'humanité ne saurait pas profiter pour les luttes sur le régime politique et social, de l'expérience qu'elle a gagnée à grands frais sur le terrain de la science, de la religion, etc. Là on a vu qu'il était impossible d'arrêter l'éclosion de la science et également impossible de généraliser une conception religieuse quelconque. J'ai contrasté le 18<sup>e</sup> siècle, où les meilleurs esprits, tout en maintenant très haut la pensée libre, ont en même temps su préconiser la tolérance mutuelle, pour préparer ainsi le 19<sup>e</sup> siècle dans lequel en somme les différences religieuses devenaient un objet d'indifférence générale, aux siècles fanatiques, le seizième et le dix-septième, qui virent non seulement des révolutions, mais tant de guerres et d'actions d'Etat cruelles, misérables et sordides sous prétexte religieux, de même que le nationalisme amène autant des révolutions nationales que des guerres non moins cruelles et sordides. J'avais demandé à Kropotkine, et à tant d'autres, si sur le terrain des différentes écoles socialistes, même sur le terrain plus restreint des différentes *nuances* anarchistes – de ce mouvement d'idées libertaires qui se passe encore sur papier ou par la parole entre quelques milliers d'hommes, quelques centaines, sinon moins, de personnes qui prennent la plume, – s'il n'était pas possible d'arriver au moins sur ce petit terrain – étendant par la suite – un moyen pour cesser à nous entredéchirer, pour cesser à vouloir, chacun de nous, universaliser *son* idée ou l'idée de *son* groupe. Je reçus toujours des réponses comme

la question, et vous conviendrez que Barcelone, Trieste, Milan<sup>1</sup> la préparent: ils lui donnent l'élément qui manquait en 1890-94 – le peuple.

Voilà pourquoi je trouve votre comparaison du mouvement anarchiste unioniste avec le mouvement social démocrate très injuste.<sup>2</sup> Evidemment le mouvement espagnol ou syndical français représente une limitation de l'idéal, non pas théoriquement, mais dans leur incarnation en tels hommes à telle date. Evidemment *toute* réalisation dans les faits est au-dessous de l'idéal dont elle tire son origine (cette lettre, par exemple, est au-dessous de l'idéal qui me la fit écrire). Mais là se limite la ressemblance. Un de ces deux mouvements est, en théorie et en pratique, révolutionnaire; l'autre est, en théorie et en pratique, pour les vieilles survivances, le contraire de révolutionnaire, pour ne pas dire révolutionnaire, ce qui serait trop dire. L'un cherche à précipiter la marche des événements, l'autre à l'enrayer!

Ce que nous pouvons viser, c'est que, étant donné notre idéal, tout ce que nous faisons porte le cachet de cet idéal: s'en inspire. Sans ce rapport nous n'avons rien à reprocher au mouvement de Barcelone, que nous ne puissions reprocher à toute activité en 1890-94: y compris la publication d'articles individualistes dans les journaux ou même les actes individuels. (Cela, sans même m'inspirer de l'idée, émise au commencement de cette lettre, que l'individualisme que l'on prêchait alors, par suite de malentendus, ne se différenciait pas suffisamment du pseudo-individualisme des bourgeois qui mène à l'amoin-drissement de l'individu.)

Quant à Tolstol, s'il n'était pas *chrétien* en même temps que communiste et anarchiste, il n'aurait pas eu plus de succès que les anarchistes – sans parler de son formidable talent, qui fait accepter de lui (par exemple la négation de la Justice) ce qu'on n'aurait jamais accepté de nous.

Mais assez! Il faut cependant finir cette lettre, et je la termine brusquement. Demain je devrai commencer un travail et ne pourrai plus vous écrire.

Meilleurs amitiés de nous tous.

Pierre

celle-là, le plus rigide *non possumus*. Si d'avance la volonté de faire le moindre effort manque, si, en plus, on considère un tel effort absurde, dangereux, ruineux, alors que non! Mais observons que les masses qui ont fait les révolutions du passé étaient du moins *unies* à leur début. Nous prenons le plus grand soin d'être désunis d'avance.

<sup>1</sup> Milan en mai 1898, Barcelone en 1901. Il y a aussi eu en 1901 et en 1902 des efforts grévistes assez forts à Trieste, à Stockholm, à Lemberg, en Belgique, chez les mineurs français, les dockers en Hollande, etc.

<sup>2</sup> J'avais dit que je croyais voir dans le syndicalisme – tel qu'alors des enthousiastes anarchistes le considéraient très souvent – un danger pareil pour l'anarchisme, que le parlementarisme ouvrier (social-démocratie) avait été pour le socialisme autoritaire – un gouffre qui nous engloutit ou une mer qui dilue nos idées et les rend anodines.